

PROLOGUE

COMPOSÉ ET RÉCITÉ

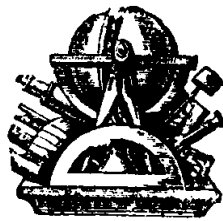
PAR

L. MEDERNACH,

ÉLÈVE DE LA 1^{re} CLASSE,

à la Soirée musicale donnée par les élèves de l'Athénée,

JEUDI, 29 janvier 1857.



LUXEMBOURG. — IMPR. DE V. BUCK.

—
1857.

Mesdames et Messieurs,

De votre noble cœur la parfaite bonté
Naguère vint fonder l'œuvre de charité,
Dont, parmi nous, depuis, votre main généreuse
Fait sentir la douceur et l'influence heureuse.
Aujourd'hui, de nouveau, votre nombreux concours
Vient offrir à notre œuvre un généreux secours.
En joignant à vos dons un bienveillant suffrage,
Vous ranimez en nous l'ardeur et le courage.
Nos condisciples qui, malgré leur noble effort,
Succombent aux rigueurs de leur malheureux sort,
Vont encore sentir alléger leur souffrance
Par l'effet consolant de votre bienfaisance.
Nous-mêmes éprouvons un sentiment bien doux
De pouvoir maintenant produire devant vous
Les résultats heureux de cette ardente étude
Qu'encourage toujours votre sollicitude.
Nous serons fiers surtout de pouvoir un moment
Vous plaire et vous charmer par nos arts d'agrément.
Dans cette douce attente, en ce jour tout s'apprête,
A changer l'Athénée en un beau lieu de fête.
Cependant n'allez pas par un excès d'espoir
Chercher dans nos essais un immense savoir :

Un chœur d'enfants naïfs empressés de bien faire ;
Un orchestre content d'un succès ordinaire ;
Un phénomène obscur, un secret de Circé,
Par la science ici clairement exposé ;
Une inspiration d'une âme poétique,
Qu'un organe sonore à vos cœurs communique ;
Tels sont, dans ces loisirs, les simples agréments
Que peuvent vous offrir nos modestes talents.
Retenez donc, de grâce, une critique amère,
Et n'ayez pas pour nous l'oreille trop sévère.
Accordez l'indulgence à ces faibles produits
Qui viendront tour à tour occuper vos esprits.
Et puisqu'un sort heureux veut que ma jeune Muse
Pour nos jeux imparfaits exprime notre excuse,
Daignez aussi souffrir qu'en quelques simples vers
Elle donne un éloge à tous ces arts divers,
Auxquels notre Athénée offre un heureux asile,
Et qui charment ici la jeunesse docile.

.
.

LA MUSIQUE.

O divine Musique ! en un tendre délire,
Tu sais faire vibrer les cordes de la lyre.
Tu prêtes à nos vers tes plus riches accents,
Et pour les embellir tu suis nos joyeux chants.
Tes charmes sont la clef des plus profonds mystères :
Orphée avec sa lyre apaisait les panthères ;
Amphion, aux accords d'un luth harmonieux,
Bâtissait des Thébains les remparts fabuleux.
Ah ! qui pourrait compter les étonnants prodiges
Qu'opèrent chaque jour tes saisissants prestiges !

Tu sais de notre cœur peindre les sentiments,
Et rendre par tes sons le bruit des éléments.
Tantôt en sautillant tu nous rends l'allégresse,
Tantôt en longs soupirs éveillés la tristesse.
La joie et la douleur viennent pour s'exprimer
Emprunter tes accords et par toi nous charmer.
Partout où le plaisir dans nos cercles s'apprête,
Tu viens par un prélude égayer notre fête.
Du peuple prosterné dans le temple sacré
Sur tes ailes au ciel le vœu monte épuré.
Tes refrains belliqueux échauffent les batailles;
Ton air plaintif se mêle au deuil des funérailles.

LA POÉSIE.

Sublime Poésie! ô langue que le ciel
Dans les temps primitifs vint apprendre au mortel;
Art céleste, ta voix mélodieuse et pure
Connait de notre cœur la route la plus sûre.
Ton pouvoir est très-grand : maître des nations,
Le poète inspiré conduit nos passions.
L'âme en est adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage est désarmée.
Faut-il vous rappeler ces prodiges connus?
Les rochers attentifs à la voix de Linus?
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée?
Et Terpandre apaisant la foule révoltée?
Tout est de ton empire : en vers majestueux
Tu chantes des héros les exploits merveilleux;
Sur la scène Athalie, Esther, Iphigénie
Empruntent de tes vers la savante harmonie;
Tu peins l'amour brûlant, la touchante amitié,
Et tu fais retentir le cri de la pitié.

Du feu des sentiments tu nourris la jeunesse;
Tu ranimes encor la débile vieillesse.
Souples et variés, tes mille accents flatteurs
Dessinent la nature en sons imitateurs.
Maîtresse de nos cœurs sans cesse tu nous charmes,
Par tes récits tantôt tu fais couler nos larmes,
Tantôt changeant de ton, par ta franche gaieté
Tu provoques le rire avec l'hilarité.

.
.

LE CHANT.

Quand l'homme est pénétré d'un profond sentiment,
Il quitte de sa voix le simple mouvement :
Sa parole se change; en sa bouche sonore
Une langue sublime, un doux chant vient éclore.
Chant divin! de l'autel, en sons mélodieux,
Tu portes l'oraison vers la voûte des cieux.
D'un peuple de captifs, enfants de la détresse,
En chantant tes vieux airs, tu charmes la tristesse.
L'ouvrier arrosé par de larges sueurs,
Implore tes accents pour calmer ses douleurs.
Toi qui des malheureux as fait tomber les chaînes,
Partage de nouveau leurs tristesses et leurs peines.
Viens ennoblir leurs jeux, viens parer leurs travaux,
Abrège leur journée en allégeant leurs maux.
Redouble tes transports, redouble tes tendresses,
Leurs chagrins s'oublieront sous tes douces caresses.
Dans les fêtes où l'art réunit ses talents,
Afin de varier les divertissements;
Aux concerts, aux festins, et dans ces jeux scéniques,
Où le rythme embellit les sujets dramatiques,

Le chant vient tout d'abord produire son effet :
Tantôt dans un grand air brille un solo parfait,
Tantôt dans le duo sa grâce se combine ;
Puis le récitatif poursuit la cavatine ;
Enfin, pour achever, la pompe des grands chœurs
Arrache des bravos aux joyeux spectateurs.

.
.

LES SCIENCES NATURELLES.

Les secrets que la terre en son sein a cachés,
Lui sont par la science aussitôt arrachés :
Du globe elle connaît les antiques entrailles ;
Elle explique du ciel les brillantes merveilles ;
Elle enchaîne la foudre et dirige l'éclair
En rapides courants même à travers la mer.
Des trois règnes chacun analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les suc qu'il recèle :
Ses tubes, ses creusets, dissolvant les métaux,
Transforment leur matière en reluisants cristaux.
De la nature enfin les forces créatrices
Ne produisent plus rien dans leurs plus grands caprices,
La science aussitôt, par des corps combinés,
Et l'imite et l'expose à nos yeux étonnés.
Par elle au gré de l'air, plus sec ou plus humide,
S'élève sous le verre un minéral fluide.
Elle remplace ici, dans les rudes travaux,
Par un peu de vapeur la force des chevaux.
Ailleurs les éléments de la pile électrique
Par un charbon au loin lancent un feu magique.
Sur un léger pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche toujours son point déterminé.